

18. Une fraternité ouverte à l'œuvre de Dieu

Ce que la Règle demande à la communauté dans le chapitre 22 pour stimuler les endormis, ceux qui sont trop paresseux, ou peut-être trop craintifs pour affronter la journée et la vie, dénote le sens profond de la fraternité que saint Benoît veut favoriser dans les communautés, et donc le sens des communautés chrétiennes et monastiques. Il s'agit en fait de nous entraider les uns les autres à croire que la positivité et la beauté de la vie, à commencer par cette journée qu'il nous est donné de vivre, dès ses premières heures, vient de Dieu, qu'elle est et sera son œuvre, et qu'il nous est seulement demandé de nous lever pour aller à la rencontre d'un événement de grâce qui nous sera donné. Et cet événement est avant tout la rencontre avec le Seigneur présent, qui est proche et nous attend. Il laisse entre lui et nous seulement un espace symbolique, insignifiant, pour éduquer notre liberté à vraiment vouloir rencontrer le Seigneur et le laisser faire. Dans les monastères de saint Benoît, entre le dortoir et l'oratoire il y avait normalement un accès direct. Dans les monastères cisterciens du XIIe siècle, nous voyons encore aujourd'hui qu'un escalier descendait directement du dortoir à l'église. Il n'y avait donc que quelques mètres à parcourir, et en descendant ! Espace symbolique facile pour dire simplement oui à la rencontre avec Dieu et à son œuvre dans notre vie.

Comme il est important de travailler à des relations communautaires dans lesquelles est vivante la conscience que ce que Dieu peut et veut faire est plus déterminant et plus efficace que nos pensées et nos jugements sur ce que nous pouvons ou devons faire, ou sur ce que peuvent et doivent faire les autres ! Souvent, on condamne pour toujours un frère, une sœur, ou même le supérieur, avec des jugements fermés et « classés » sur ce qu'il fait ou ne fait pas, et on ne croit plus à ce que Dieu peut toujours opérer.

« C'est un endormi, une marmotte, inutile de le réveiller, il ne changera jamais ! », pourraient dire les frères en se rendant à Vigiles. Au lieu de cela, saint Benoît appelle à un'exhortation pleine de tendresse : « *invicem se moderate cohortentur* – ils s'encourageront doucement les uns les autres » (RB 22,8) ; une douce exhortation tout imprégnée de la conscience de la foi dans l'œuvre de Dieu à qui tout est toujours possible, et qui rend toujours toutes choses nouvelles, même nos comportements fossilisés, et surtout nos jugements fossilisés.

Dieu ne peut agir si nos jugements sont classés dans des archives moisiées. Pensons au jour où Jésus est allé à Nazareth. Il aurait voulu faire beaucoup de miracles là-bas aussi, mais ses compatriotes, tout en admirant sa sagesse et ses miracles, l'ont classé dans ce qu'ils savent déjà de lui et ne peuvent admettre quelque chose de nouveau : « N'est-il pas le charpentier, le fils de Marie, et le frère de Jacques, de José, de Jude et de Simon ? Ses sœurs ne sont-elles pas ici chez nous ? Et ils étaient profondément scandalisés à son sujet » (Mc 6,3). Leurs jugements les ferment à la nouveauté que Dieu peut toujours opérer, et cette fermeture de cœur empêche Jésus d'opérer pour eux cette nouveauté : « Et là il ne pouvait accomplir aucun miracle ; il guérit seulement quelques malades en leur imposant les mains » (Mc 6,5).

Jésus ne peut œuvrer divinement qu'avec ceux qui, comme les malades, ont trop besoin de lui pour pouvoir se permettre de s'enfermer dans des jugements abstraits.

Eh bien, dans la communauté monastique aussi, Benoît veut que nous luttons contre les pensées et les jugements qui font de nous un « scandale » les uns pour les autres, c'est-à-dire qui font de nous un obstacle les uns pour les autres, ne laissant pas Dieu faire l'impossible qu'il peut toujours accomplir.

À la fin du chapitre 7 sur l'humilité, saint Benoît dit que l'amour de Dieu sans crainte et la stabilité dans l'exercice de la vertu est ce que Dieu opère par le don de l'Esprit Saint : « Voilà ce que le Seigneur daignera manifester dans son serviteur, purifié de ses défauts et de ses péchés, grâce à l'Esprit-Saint » (RB 7,70). Notre sainteté est l'œuvre de Dieu, et la condition pour l'atteindre est l'abandon docile à l'œuvre de Dieu en nous par son Esprit.

C'est pour cela qu'au début de la Règle, saint Benoît nous demande de commencer tout le chemin de notre vocation comme il demande ensuite de commencer chaque journée : en priant que Dieu accomplisse son œuvre en nous. « Avant tout, demande-lui par une très instante prière qu'il mène à bonne fin tout bien que tu entreprennes » (Prol. 4). Rien de nouveau, rien de bon ne peut commencer en nous, si nous ne le confions pas immédiatement à Dieu qui seul peut le réaliser, si nous n'abandonnons pas nous-mêmes à l'œuvre de Dieu. Comme je le disais : en jetant le filet de l'œuvre de notre vie du côté droit, c'est-à-dire là où le Seigneur nous aime et exprime sa toute-puissance.

Comme l'écrit saint Pierre : « Et vous tous, les uns envers les autres, prenez l'humilité comme tenue de service. (...) Après que vous aurez souffert un peu de temps, le Dieu de toute grâce, lui qui, dans le Christ Jésus, vous a appelés à sa gloire éternelle, vous rétablira lui-même, vous affermira, vous fortifiera, vous rendra inébranlables. À lui la souveraineté pour les siècles. Amen. » (1 P 5, 5b. 10-11)

L'humilité dans les relations entre nous, entre les membres d'une communauté, la douce humilité de la charité du Christ, se fonde toute entière sur la foi que la vie et la vocation de chacun est dans les mains de Dieu, que Dieu peut et veut toujours faire des merveilles et ne pas laisser tomber ses enfants, malgré tout, malgré nous-mêmes.

Dieu est si puissant qu'il peut *rétablir*, *affermir* et *fortifier* même notre liberté. Nous, dans les relations fraternelles, nous désespérons souvent qu'un changement soit possible chez ceux que nous voyons ne pas correspondre comme nous voudrions à la vocation. Nous désespérons que la liberté du « frère endormi », paresseux, indolent, ou qui s'enfonce dans d'autres vices, en particulier dans ceux liés à l'orgueil, puisse choisir autre chose que son propre intérêt, que son propre projet. Même de nous-mêmes, nous désespérons souvent de la même manière, à cause des fragilités manifestes ou cachées dont nous souffrons. Mais quand on se confie à ce que Dieu peut faire, notre confiance n'est pas vraie si nous ne croyons pas qu'il puisse tout faire, absolument tout. Comme l'ange l'annonce à Marie : « Rien n'est impossible à Dieu » (Lc 1,37).